

PRATIQUES DU DOCUMENT ENTRE TRADITION ET RENOUVELLEMENT

St. Polis

(F.R.S-FNRS – Université de Liège)

B. Stasse

(Université de Liège)

Il n'est guère d'objet plus central que le document dans les recherches en lettres, histoire, philosophie et — plus largement — en sciences humaines. Ce deuxième numéro de *MethIS*, qui constitue l'aboutissement de deux journées d'études (21-22 mars 2008 – Université de Liège) rehaussées par la présence de Carlo Ginzburg, se propose d'étudier la diversité des pratiques mobilisées autour de cet objet.

Pour chacune des disciplines concernées, les contributions du présent volume illustrent l'une ou plusieurs des trois grandes étapes méthodologiques indissociables de l'exploitation des ressources documentaires : l'heuristique (§ 1), l'ecdotique (§ 2) et l'herméneutique (§ 3). De ce point de vue, toutes les études participent, à leur manière, d'une tradition séculaire héritée de la philologie. Si l'herméneutique — point d'orgue interprétatif permettant de faire parler le matériau documentaire et de l'investir de sens — demeure, en raison de la diversité des questions envisagées et de la variété des cadres théoriques mobilisés, fondamentalement spécifique à un questionnement disciplinaire, il apparaît que les domaines heuristique et ecdotique font montre d'une plus grande stabilité dans les sciences humaines.

Cette forme de convergence va de pair avec un renouvellement des approches qui résulte de deux facteurs. On observe tout d'abord qu'une attention plus systématique est accordée à des formes documentaires de natures différentes : le document textuel demeure certes central, mais les liens qu'il

entretien avec le domaine iconique sont à maintes reprises exploités ; par ailleurs, la documentation visuelle (qu'il s'agisse d'images ou de vidéos) est, dans plusieurs articles, considérée pour elle-même et mise en relation avec les discours qu'elle génère ou accompagne. Participent en outre à ce renouvellement la prise en compte des contraintes dues à la matérialité du support (format spécifique du document) et des nouvelles possibilités offertes par certains médiums (songeons à l'apparition des documents numériques) : ces dimensions complémentaires ont fait surgir diverses pistes réflexives et participent d'un élargissement des perspectives généralement retenues dans nos pratiques du document.

Ainsi, aux trois pôles méthodologiques traditionnels répond un renouvellement des perspectives qui découle de la variété des sources exploitées ainsi que d'une attention accrue au document en tant que support. C'est cette tension productive que l'on voudrait présenter ici succinctement en soulignant les convergences méthodologiques observées dans ce volume, sans chercher à rendre justice au contenu individuel des différents travaux.

(1) L'heuristique, dans sa double dimension de science visant à rassembler les documents pertinents en vue d'une étude et d'hypothèse méthodologique servant la découverte, est magistralement illustrée par C. Ginzburg, historien de la culture que présente Luciano Curreri à travers une lecture transversale de son impressionnante production dans *C. Ginzburg (presque) par lui-même* (p. 13-21). En effet, dans son essai intitulé *Peur, révérence, terreur. Lire Hobbes aujourd'hui* (p. 23-44), C. Ginzburg démontre l'actualité de la pensée de Th. Hobbes en établissant un dialogue entre les sources antiques (de Thucydide à Aristote et de Tacite à Saint Jérôme) et leur traitement par Th. Hobbes, traitement qui doit être situé entre exploitation consciente et réminiscence. Pour ne prendre qu'un exemple, il souligne, à propos du rapprochement qu'il opère entre la dissolution du corps politique dépeinte par Thucydide dans sa description de la peste d'Athènes et l'état de nature tel qu'il est envisagé par Th. Hobbes, qu'il paraît « vraisemblable de supposer que la situation extrême décrite par Thucydide ait suggéré à Hobbes une expérience mentale — la description de l'état de nature — fondée sur une situation tout aussi extrême » (p. 29) : Athènes se retrouve dépourvue de loi et, dans l'état de nature, il n'y a pas encore de loi. En sus, C. Ginzburg, s'appuyant sur un écart de traduction de la part de Th. Hobbes dans cet extrait (le verbe *ἀπειργεῖν* [« réfréner »] est rendu par le verbe *to awe* [« terroriser »]), dans lequel il reconnaît « la première apparition fulgurante d'une idée qui se trouve au centre de la philosophie morale élaborée par Hobbes dans les décennies qui allaient suivre »

(p. 30), tisse un lien entre le passé et le présent, voire l'avenir, à travers la notion de terreur. À l'importante étendue chronologique des sources considérées, répond une attention à la pluralité des types documentaires : la comparaison de deux frontispices du *Léviathan* permet ainsi à C. Ginzburg d'établir un lien fécond entre la célèbre sentence de Tacite *fingebant simul credebantque* et le *Léviathan* que les hommes ont construit, emplis de crainte et de révérence, à travers le pacte qui les lie les uns aux autres : l'intertextualité se trouve alors complétée par une « intericonicité ».

Cette attention aux *media* documentaires dans leur pluralité est également centrale dans la contribution de Jonathan Dumont (*Entre prose, vers et image. Ambivalence du message politique dans les Chroniques de Louis XII de Jean d'Auton*, p. 49-69) : la méthode heuristique adoptée — « [t]out d'abord, nous évoquerons les coupures pratiquées par Maulde la Clavière [*i.e.* le dernier éditeur du texte au XIX^e siècle] dans le texte original ainsi que les raisons qu'il avance pour les justifier. Ensuite, en comparant prose, poésie et illustrations, nous présenterons les variations de la pensée politique de Jean d'Auton. » (p. 51) — implique non seulement l'analyse des choix éditoriaux posés par un éditeur, mais surtout l'examen des divergences entre les différentes formes discursives auxquelles l'auteur recourt dans ses *Chroniques*. Cela permet à J. Dumont, au niveau herméneutique cette fois, de préciser la pensée politique de l'auteur et de constater *in fine* que « [l]es deux miniatures et, surtout, les *Alarmes de Mars* [pièce en vers] permettent d'entrevoir une représentation du royaume de France qui, tout en restant marginale, s'écarte du schéma pyramidal dominant le reste des *Chroniques*. » (p. 64-65) : « L'opposition entre la trame principale du texte, où la figure royale est à l'honneur, et une autre, insistant tantôt sur le rôle des représentants de l'État Tiers tantôt sur celui des Français, illustre bien le ton d'un débat portant sur la nature du pouvoir » (p. 65).

Les *media* visuels, déjà exploités dans les deux études susmentionnées, sont au centre de la démarche heuristique de Jeremy Hamers. Son article — *Les années de plomb allemandes : matrice audiovisuelle ou réseau de représentations ?* (p. 113-131) — interroge le champ de la représentation visuelle de ces années de terrorisme ambiant. La confrontation des documents iconiques (et leur croisement avec les discours associés) lui permet de mettre en évidence le dialogue entre des « [i]mages qui [...] se répondent et s'éclairent mutuellement à travers le regard du spectateur » (p. 113) et qui forment « un seul et même réseau de citations, de détournements et de réemplois » (p. 113). On se contentera de mentionner ici l'exemple éclairant de l'évolution de l'image médiatique d'Ulrike Meinhof ; celle-ci découle partiellement de son histoire et de son vécu dans la clandestinité, mais est tout autant « le résultat d'une entreprise médiatique qui a transformé une des journalistes les plus réputées d'Allemagne en la femme la plus détestée et crainte du pays » (p. 126). Analysant cette évolution, J. Hamers

montre de plus que le traitement réservé par l'artiste Johannes Kahrs à une photographie d'Ulrike Meinhof prise par la police s'inscrit dans la continuité « du mécanisme de citation et de détournement [et] prolonge la pratique médiatique des terroristes » (p. 128). Loin de se limiter aux sources primaires, l'auteur montre ainsi comment la vie d'une image est susceptible d'éclairer une analyse de la représentation.

La question du réemploi et du détournement est tout aussi fondamentale dans la contribution de Jonathan Thonon (*À perte de vue. Les archives cinématographiques à l'épreuve de la disparition*, p. 133-152). Pour ce dernier, « l'époque contemporaine, à travers diverses pratiques artistiques qui tiennent à la fois de la réappropriation et du recyclage, marque un tournant dans notre rapport aux archives » (p. 134). En ce sens, il observe que, « dès lors que l'on constate un réel engouement pour la conservation et l'archive et où notre société contemporaine semble devenue le prototype même de l'archive, [...] il [...] paraît important d'analyser la réponse apportée par l'art contemporain et particulièrement par les pratiques de recyclage et de détournement qui réinvestissent aujourd'hui le document (particulièrement cinématographique) pour le transformer en surface virtuelle d'une mémoire des formes qu'il s'agit de révéler par effacement, masquage, diffusion, soustraction » (p. 144). L'esthétique du recyclage, propre au domaine artistique, s'oppose par là à l'archive que J. Thonon inscrit dans une « pensée de la pétrification ou de la ruine » et s'avère dès lors propre à faire émerger d'autres images.

(2) L'ecdotique — travail critique sur le document visant l'établissement et l'édition optimale des textes que transmettent les sources documentaires — est au cœur des réflexions proposées par Stéphane Polis et Baudouin Stasse sur la relation qu'entretiennent textes et documents (*Pour une nouvelle philologie numérique : réflexions sur la relation texte(s)-document(s)*, p. 153-177). Partant du constat que les corpus numériques de ressources textuelles n'intègrent jamais complètement les dimensions complémentaires du texte et du document, ils proposent une modélisation de cette relation dont il redéfinissent les termes. La mise en œuvre de ce modèle autorise un processus ecdotique aboutissant à une édition critique intégrale (ECI) ; celle-ci « dépasse la pratique philologique traditionnelle de collation des manuscrits qui a pour objectif la reconstruction du texte originel ; [...] le modèle proposé pour la philologie numérique permet, à partir de [cette] ECI, d'accéder à l'ensemble des variations significatives : variantes d'auteur (prétexte), variantes de transmission dues à la tradition manuscrite, variantes d'édition fruit du travail critique, etc. » (p. 173). L'intégration et l'articulation au sein d'un dossier unique de l'ensemble des données concernant une unité textuelle (entendue comme « le message complet d'un auteur compte non tenu du support et du système linguistique mis en œuvre » [p. 165]) permet un enrichissement

de l'herméneutique, dès lors que l'ECI ne « [préjuge pas] des balisages possibles lors des analyses et, par conséquent, [ne limite pas] d'avance certaines exploitations postérieures » (p. 174).

On retrouve cette question du rapport entre textes et documents dans l'étude que nous livre Valérie Stiénon sur *Les lectures littéraires du document physiologique* (p. 71-85). Cette question débouche chez l'auteur sur une problématisation à portée herméneutique de cette relation : ayant mis en évidence l'importance de la matérialité du support des Physiologies, qui « conditionne l'écriture du texte qui s'y inscrit » (p. 74), elle s'interroge sur la question de savoir « comment passer outre le statut de document entendu comme ressource transitive et étudier les *Physiologies* pour elles-mêmes ? » (p. 81). Ne négligeant aucune des deux dimensions, matérielle et textuelle, V. Stiénon propose le cadre subtil d'une analyse socio-littéraire « sans verser dans la surdétermination de la matérialité du support » (p. 75) et « sans tomber dans le travers opposé consistant à surfaire leur importance littéraire » (p. 81).

(3) L'herméneutique, définie par Michel Foucault comme « l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens »¹, est distinctement illustrée par Maud Hagelstein dans son analyse de la *Pratique du document visuel chez Aby Warburg* (p. 87-109). Elle y entreprend en effet d'interpréter l'atlas iconographique de l'historien de l'art allemand, *Mnemosyne*, par le recours à des outils conceptuels développés par M. Foucault dans *L'archéologie du savoir*. Selon ce schéma, M. Hagelstein met en évidence le fait que « Warburg part des documents et les “met en œuvre”, les élabore pour décrire autre chose » (p. 94) : au-delà de la simple documentation iconographique, « *Mnemosyne* pose la question du *comment* de la création, en ce sens, il s'agit bien d'un projet critique [...] — c'est-à-dire un projet qui interroge les conditions de possibilité de l'apparition d'un univers formel. Mais l'originalité de Foucault, pour le dire rapidement, c'est qu'il pense la possibilité d'un *a priori* qui soit *historique* ; autrement dit, il considère que les conditions d'apparition de nouveaux champs de savoir empiriques sont elles-mêmes empiriques, inscrites dans l'histoire » (p. 107).

Nous avons déjà pu souligner, avec l'évocation d'une nouvelle philologie numérique, que la démarche herméneutique pouvait se voir enrichie par l'utilisation de données informatisées. Les deux contributions qui closent ce volume relèvent de ce domaine. Pascale Renders, dans sa contribution intitulée *Des dangers de l'informatisation : le cas du FEW* (p. 179-195), attire notre attention sur un paradoxe : si une informatisation bien pensée du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* — qui passe par un balisage intégrant une analyse dépassant la simple structure de surface — est

1 M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Paris, 1967, p. 44.

nécessaire et permettra à n'en pas douter une consultation plus aisée du dictionnaire, elle peut également être source d'égarements. D'une part, « l'informatisation d'un document n'est pas un acte banal » : elle pourrait être assimilée au « processus difficile de la traduction » (p. 193). C'est pourquoi un balisage « qui retire [du document] toute la substance » (p. 193) comprend en soi une première phase d'interprétation. D'autre part, le nouveau mode de consultation qu'autorise le texte ainsi informatisé produira des résultats qu'il conviendra d'interpréter avec prudence, connaissant que « ce mode de lecture [peut aller] à l'encontre de la philosophie et de la conception [du FEW] », initialement « conçu pour être lu de façon linéaire » (p. 190).

Il n'en reste pas moins que cette nouvelle forme de consultation non linéaire fournira inévitablement au chercheur un accès à des ressources documentaires de lui inconnues. Dans cette perspective, Björn-Olav Dozo, qui propose une réflexion générale sur la modification des pratiques du document qu'entraîne un passage au numérique (*Pour une pratique réflexive des documents numériques*, p. 197-212), évoque le concept de sérendipité (ou découverte impliquant le hasard) et souligne que « [s]i le hasard a toujours fait partie des découvertes scientifiques, la généralisation de l'usage des moteurs de recherche donne à cette dimension une prégnance plus forte. Le fait que les algorithmes des principaux moteurs soient [...] secrets empêche cependant d'analyser avec finesse les rapprochements qu'ils effectuent entre résultats » (p. 208).

Ce concept de sérendipité a été exploité par C. Ginzburg lui-même (cf. p. 208) dans un texte à propos de l'interface de consultation du catalogue de la bibliothèque de UCLA. Cela démontre, si besoin en était, que nos pratiques du documents, entre tradition et renouvellement, sont idéalement vouées à se fondre et à s'incarner en une seule et même méthodologie productive.